

BERCEAUX EN DEUIL

ÉLÉGIE

Que j'en ai vu tomber des fleurs !
Que j'en ai vu mourir des anges !
Combien alors coulent de pleurs,
Sur tous ces pauvres petits langes !

Vous sommeilliez dans vos berceaux,
Sous vos ciels charmants, blancs et roses :
Et vos réveils, tendres oiseaux,
Rassérénèrent nos fronts moroses.

Vous bégayiez des mots si doux,
Sur vos lèvres toutes petites,
Quand vous veniez, sur nos genoux,
Nous rendre parfois des visites !

Et votre mère, le matin,
Vous promenait sous le feuillage
Baisant souvent votre visage,
Vous pressant souvent sur son sein.

Combien de rires, de caresses,
Recevaient ceux qui vous aimaient !
Avec vous, jamais de tristesses :
Vos plaisirs d'enfants nous charmaient.

Quel vent, quelle bise cruelle
Sur vos berceaux a donc passé,
Qui vous emporta sur son aile,
Au sombre champ du trépassé ?

Doux espoirs de vos tendres mères,
Pourquoi nous avez-vous quittés ?
Chérubins ! des larmes amères,
Pleurèrent vos corps emportés...

Pour consoler ceux qui vous pleurent,
Ceux que vous avez caressés,
Pour consoler ceux qui demeurent
Sur terre, où vous êtes passés.

Vous viendrez, lorsque la nuit brame,
Errer autour de nos hameaux ;
Et l'on écoutera votre âme
Chanter au-dessus des tombeaux.

Vous parlerez dans le silence,
Et vous nous verrez, à genoux,
Vous disant, avec espérance :
Anges d'un jour, priez pour nous !

Que j'en ai vu mourir des anges !
Que j'en ai vu tomber des fleurs !
Combien alors coulent de pleurs,
Sur tous ces pauvres petits langes !

LÉON MANGÉ.

Montréal, 1895.

LE COMTE DE MALARTIC



A famille de Malartic compte parmi la plus vieille noblesse de l'Armagnac. Elle remonte à Odon de Malartic, damoiseau vivant en 1209, père du chevalier croisé Arnaud de Malartic, présent, en 1252, au camp devant Joppé.

Anne-Joseph-Hippolyte de Maurès, comte de Malartic, était le deuxième fils de Pierre-Hippolyte-Joseph de Maurès de Malartic, comte de Montricoux, et de Antoinette-Charlotte de Savignac de Saint-Urcisse. Trois de ses frères devinrent généraux.

C'est à Montauban, le 3 juillet 1730, que naquit Anne de Malartic. Sorti, à l'âge de quinze ans, du collège de Nanterre il fut aussitôt nommé sous-lieutenant dans le régiment de la Sarre. Peu après, il obtint une compagnie dans le régiment de Béarn, avec lequel il fit, comme capitaine, les campagnes de Flandre, d'Italie et de Provence. Il prit part à la bataille de Plaisance et fut nommé aide-major en octobre 1749.

C'est en 1755 qu'il s'embarque pour la Nouvelle-France avec son régiment. L'année suivante, Montcalm remplace, comme comman-

dant des troupes françaises, le baron Dieskau fait prisonnier au lac Saint-Sacrement. Dès lors, de Malartic le suit presque partout.

Il prend part à l'expédition dirigée par Montcalm en 1756 contre le fort Oswego ou Choueguen. C'est lui qui rédige le journal de cette campagne.

L'année suivante, il assiste à la prise de William-Henry.

En 1758, il prend part à la bataille de Carillon. Le régiment de Béarn était posté à la droite, et, au plus fort de l'action, Malartic eut le genou gauche percé d'une balle. Cette blessure lui valut la croix de Saint-Louis.

A la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, il se bat comme un lion. Son cheval est tué sous lui et ses habits percés de balles.

C'est de Malartic qui commandait la garde laissée à l'Hôpital-Général pour protéger les nombreux blessés, officiers et soldats. Il gagna même l'estime du général Murray, commandant de Québec, qui l'invita plusieurs fois à dîner avec lui.

A la bataille de Sainte-Foye, de Malartic fut de nouveau légèrement blessé. Cette fois ce fut un boulet de canon qui lui effleura la poitrine.



Malgré cette belle victoire de Sainte-Foye, Lévis fut obligée de lever le siège et de se replier sur Montréal.

Après la capitulation de Montréal, de Malartic rentra en France avec les restes de l'armée.

En avril 1763, de Malartic fut nommé major du régiment Royal-Comtois.

Choiseul, alors ministre de la guerre, ne le trouvant pas assez récompensé par ce grade de ces beaux états de service, le fit nommer, deux mois après, colonel du régiment de Vermandois.

Quatre ans après, son régiment eut ordre de se rendre aux Antilles. C'est pendant cette campagne qu'il fut nommé commandant en chef et gouverneur de la Guadeloupe avec le grade de brigadier.

Il passa ensuite à la Martinique et à Saint-Dominique où il fut d'un grand secours au prince de Rohan pour réprimer les désordres qui s'élevaient dans cette île.

Rentré de nouveau en France avec son régiment, il fut détaché avec lui en Corse.

Le 3 mars 1780, il était promu au grade de maréchal de camp.

Douze ans plus tard, le 27 janvier 1792, Louis XVI le nomma lieutenant-général et gouverneur des établissements français à l'est

du cap de Bonne-Espérance, avec l'île de France pour chef-lieu de son gouvernement.

C'est là qu'il expira le 28 juillet 1800, regretté de tous.

De Malartic avait laissé un journal de ses campagnes au Canada de 1755 à 1760. Il a été publié en 1890 par son arrière-petit-neveu le comte Gabriel de Maurès de Malartic, et par M. Paul Gaffarel, professeur à la faculté des lettres de Dijon.

Pierre-Georges Roy

LE TREMBLEMENT DE TERRE EN ITALIE

(Voir gravures)

Une des imprécations favorites de la populace de Florence est celle-ci : "Que Dieu t'envoie un tremblement de terre !" Je crois qu'après le spectacle auquel nous avons assisté les Florentins renonceraient à cette imprécation.

C'est le 20 mai dernier, à huit heures et demie, que la première secousse a été ressentie. Elle a été suivie de deux autres, mais beaucoup moins fortes. La panique a été indicible. La population s'est précipitée, folle de frayeur, hors des maisons, des théâtres, des églises où l'on donnait la bénédiction pour le mois de Marie. C'est par le plus grand des hasards que cette bousculade n'a donné lieu à aucune catastrophe. Le même affolement s'est produit dans les théâtres, bien que les artistes aient essayé de rassurer le public.

C'est la première fois que Florence est éprouvée par un tremblement de terre, ce qui explique un peu l'excès de la frayeur.

Pour vous donner une idée de la violence de la secousse, je vous dirai que, d'après les journaux, près de trois mille maisons sont endommagées et qu'une trentaine au moins devront être démolies. Chez plusieurs marchands de vin, les pyramides de fiaschi qui attirent tant l'attention des étrangers, se sont écroulées : le vin coulait à flots sur les trottoirs et dans les ruisseaux. Les quais de l'Arno étaient envahis par les étrangers qui peuplent les hôtels. Ils avaient transporté là des chaises, des pliants, des couvertures pour attendre les premiers trains.

Dans quelques villages, la terreur des populations est à son comble. Des cierges ont été allumés partout pour demander au Ciel d'écarter de nouvelles secousses.

La catastrophe, cependant, n'est pas aussi grande qu'on le craignait tout d'abord. Le nombre des blessés est grand, mais, jusqu'à présent, celui des morts semble ne devoir être que de dix.

On signale de graves dégâts au couvent de la Chartreuse. Les esprits se calmeront peu à peu, mais il faudra des mois et des années pour réparer tous les dégâts.

ESSAIS

SUR LES FEMMES

M. Maurice Maeterlinck donne à la *Nouvelle Revue* d'admirables *Essais* qui révèlent un philosophe d'une originalité puissante de pensée—et d'une ampleur incomparable de langage. Maeterlinck voit dans les femmes la représentation de cet infini et de cet inconscient où il faut chercher le sens du monde.

Je voudrais que tous ceux qui prouveront qu'elles sont mauvaises le proclamassent à leur tour et nous dissent leurs raisons, et si ces raisons sont profondes, nous serons étonnés et nous irons bien loin dans le mystère.